

Marc Arnaud

LE CARROUSEL DU DIABLE

Roman Jeunesse

Du même auteur

Faire un film

Guide pratique

Éditions Buchet Chastel

Collection le temps apprivoisé

1995

Derrière la caméra

Ouvrage pédagogique

Éditions Flammarion

Collection Castor Poche

1997

Autres manuscrits :

La cité inondable

roman

la beauté ne se mange pas en salade

roman

À Julie,

I

Le passe-partout

Saint Hutile est un village qui n'a rien à envier aux autres villages de Française, pour sûr !

L'homme qui l'a construit n'avait pas beaucoup d'imagination, mais, comme dit mon papa, « il a fait de son mieux ! » Moi, si j'avais été bâtisseur de villages, je n'aurais pas fait du tout pareil ! De toute façon, je suis bien trop jeune pour avoir ce métier-là.

En plus, je déteste jouer au « Lego » !

Papa dit de ce jeu que c'est un piège à architecte ; et il sait de quoi il parle, puisque architecte c'est son métier. Enfin, celui que l'homme qui fait les métiers lui a donné.

Mon père, au début, il n'en voulait pas, il avait simplement commandé une panoplie d'infirmier. Il voulait soigner les gens ! Alors, pour se venger de l'homme qui donne les métiers, il ne construit aujourd'hui que des pavillons qui se ressemblent.

Avant qu'il ne reçoive son gagne-pain et l'exerce tant bien que mal, le village était plutôt sympathique. Il y avait d'abord l'église, une sorte de girafe en pierre qui pouvait voir par delà les forêts de *La Mouise*. Elle était si haute qu'on distinguait son casque de girouette depuis le village *Des Sagouins*, de l'autre côté de la *Rivière aux Nénuphars*. Au pied de l'église, se dressait la mairie avec ses deux colonnes tortillées comme des bâtonnets de réglisse et son drapeau jaune vert bleu de Française. A côté de la mairie, citoyenneté oblige, il y avait l'école communale, et encore à côté, commercialement parlant, il y avait l'épicerie qui vend tout, (celle de la Mère Patrick). Plus loin enfin, pour finir le village, il y avait les quatre cubes où habitaient les gens, et tout au bout, le cimetière.

Ah, le cimetière ! C'est un drôle d'endroit ! Heureusement que les morts ne sont pas des personnes exigeantes ou difficiles. Ils doivent, à mon avis, préférer l'intérieur à la façade. Elle est toute moche avec ses livres dont on ne peut tourner les pages, et surtout, c'est plein de fleurs qui ne sentent rien !

Aujourd'hui, et ça depuis *la grande réhabilitation*, il y a toujours la girafe, la mairie, l'école, l'épicerie de la Mère Patrick, les quatre cubes et le cimetière, mais en plus, il y a le lotissement !

Le lotissement ! Celui que mon papa a dessiné de ses mains et...avec la photocopieuse du cabinet.

Tous ceux qui logeaient dans les quatre cubes habitent dorénavant dans le lotissement. À la place, on a fait des bureaux, là où ceux qui n'ont pas reçu de métier viennent voir ceux qui ont reçu celui d'essayer de leur en donner.

Là où vivait la famille Cassenoix, avant d'aller mettre le bazar dans le lotissement, on a installé la *police municipale*. Ils ont de beaux uniformes verts et jaunes, avec un képi. Ma jolie maman, qui a reçu le beau métier d'assistante sociale, dit que les enfants Cassenoix regrettent tant leur ancienne demeure qu'ils y retournent fréquemment. Elle a le sens de la répartie, maman !

A côté de la police municipale, là où j'habitais avant, on a fait la salle des fêtes. A côté encore, dans le quatrième cube, le plus grand, on a mis le supermarché.

Vous auriez vu la tête de la Mère Patrick, quand l'homme qui commande la mairie a dit qu'on allait installer *Les Mousquetaires* juste en face de son épicerie, dans ce grand espace géométrique inhabité !

Moi, je venais à peine d'avoir quatre ans et je ne comprenais pas très bien pourquoi on allait devoir supporter des mousquetaires alors qu'il y'avait déjà la police municipale pour défendre les gentils. Mais j'étais quand même très excité de les savoir dans mon village. J'imaginais déjà leurs galopades dans le bourg, leur combat à l'épée contre Denis, le plus âgé des Cassenoix. Et tant pis s'il ce grand boutonneux ne savait pas croiser le fer !

Aujourd'hui, j'ai huit ans et je vis une grande histoire d'amour.

Plus tard, si je travaille bien à l'école, papa dit que je recevrais peut-être le métier de raconter des histoires d'amour.

Ce doit être un métier exaltant.

J'ai déjà des idées, mais maman explique que je suis encore un peu jeune pour écrire ce genre de bêtises. Que si l'on m'écrase le nez, il en sort toujours du lait ! Je n'aime pas qu'on dise que je suis trop petit pour faire ceci ou cela. Il vaut mieux prévoir un métier qu'on aime, plutôt que, comme papa, être obligé d'en faire un qui nous agace !

Elle s'appelle Julie Berthet.

Elle habite le Clos des Sauterelles.

Il faut dire que dans le lotissement, il y a plein d'animaux.

Chaque fois que mon père invente une rue, l'homme de la mairie lui donne un nom d'animal.

Nous, nous logeons Clos des Moustiques, parce qu'on est près de *la Rivière aux Nénuphars*. Les Cassenoix, eux, habitent Clos des Hirondelles, juste à côté des lignes électriques où se posent les volatiles en costume de soirée. Des fois, le hasard fait bien les choses. Ainsi l'homme qui a reçu le métier d'horloger est installé Clos des Coucous. Un endroit assez bruyant ! Pour Julie Berthet, ça marche aussi, elle habite clos des sauterelles, elle qui fait des petits bonds dans mon cœur (sauterelle d'amour) !

Elle n'est pas comme les autres filles de ma classe, les Cindy, les Émilie ou les Maguy !

Non, Julie Berthet, elle compose des mondes merveilleux où elle m'invite, et moi tout seul.

J'ai promis de ne pas le dire, mais comme vous ne le répéterez pas et qu'il est indispensable que vous le sachiez pour comprendre l'histoire, il faut que je vous révèle le *secret*.

Voici déjà plusieurs mois, elle a volé à un marchand ambulant les clés de l'imaginaire. Pas vraiment volé d'ailleurs, juste emprunté ! Le temps de fabriquer ce fameux *passé-partout* !

L'homme en question est un forain qui vient, une fois l'an, planter son manège sur la place du village, juste en face de la mairie. Comme le papa de Julie a reçu le métier de faire à manger et de loger les gens qui passent, comme son auberge est dans le hall du centre commercial, (vous savez les fameux mousquetaires), et bien l'homme du manège vient s'y restaurer et s'y reposer.

Il s'appelle Clément Toutcourt.

Toutcourt, ce n'est pas son vrai nom. C'est Julie qui l'a surnommé ainsi, parce que quand elle lui demande son nom, il répond toujours :

- Clément...
- Clément comment ?
- Clément, Clément tout court !

Chaque fois qu'il rentre à l'auberge, le soir, après la fermeture du manège, il reste de longues heures assis tout seul dans le restaurant, la tête entre ses mains, les yeux dans des mondes qui semblent n'exister que pour lui.

Un soir, Julie lui a demandé s'il ne s'ennuyait pas. Pour toute réponse, il fit tintinnabuler deux clés d'argent entre ses gros doigts râpeux. Julie voulait en savoir plus. Alors, il s'est approché d'elle, et la bouche collée contre la jolie petite oreille bouclée, il a chuchoté :

- Ce sont les clés de l'imaginaire, j'entre où je veux, je visite tout ce que je veux ! Tu vois, je n'ai pas le temps de m'ennuyer...
- Et où trouve-t-on ce genre de clés ? lui demanda Julie.
- On ne les trouve pas, on nous les donne, ou bien...
- Ou bien ?
- Ou bien on les vole !

Ma Julie, il ne faut pas lui en promettre !

Dès qu'elle pût, ni une ni deux, elle fit main basse sur le trousseau.

Une bonne heure lui suffit pour faire, comme dans un film, fondre de la cire, prendre l'empreinte des clés et les remettre en place.

Ni vu, ni connu.

Ensuite, elle courut chez celui qui avait reçu le métier de serrurier.

- Je voudrais que vous me fassiez des clés à partir de ces empreintes ! dit-elle avec assurance, si bien que le commerçant ne lui posât pas de questions superflues ou embarrassantes.

Il lui demanda simplement :

- En veux-tu deux ou une seule ?
- Une de chaque !
- C'est étrange, mais tu vois, à partir de ces deux empreintes-là, je peux faire une seule clé ! Une sorte de passe-partout qui t'ouvrira chacune des portes que déverrouillait cette clé-ci ou bien cette clé-là !

Légère comme un cabri, elle revint au Clos des Sauterelles, serrant sur son petit cœur le précieux passe-partout. Elle ne regrettait pas les quelques pièces dépensées pour ce trésor.

- Le serrurier m'a fait un bon prix !

Saint Hutile vient d'éteindre ses lumières. Le village s'endort paisible entre La Mouise et la Rivière aux Nénuphars.

Ils ne sont que deux à garder l'œil ouvert ; Julie Berthet, le poing refermé sur une clé dorée, et le petit Vincent Sonnet, le fils unique de l'architecte et de l'assistante sociale, le cœur ouvert sur son secret d'amour.

II

Le carrousel

Ça n'arrive qu'une fois l'an et ça met Saint Hutile sans dessus dessous ! C'est la fête du printemps ! Le jour choisi par l'homme qui a fait les saisons pour passer du triste au gai, du court au long, du froid au chaud. Ce jour-là, tous ceux du lotissement se retrouvent sur la place du village. Les uns accrochent des guirlandes d'ampoules multicolores, les autres tirent sur des longs câbles destinés aux hommes qui ont reçu le métier de faire de la musique. Le troisième fils des Cassenoix, Moïse, dit que ce n'est pas un métier de faire de la musique. Julie et moi, nous sommes certains du contraire !

Pour l'occasion, la mère Patrick sort enfin de son épicerie et supervise la construction de la buvette. Faut dire que la tente et les bouts de planche lui appartiennent. Elle commande tout un bataillon de papas bricoleurs qui clouent, vissent, tirent et emboîtent sous les ordres de l'épicière en chef.

Les mamans, elles, mitonnent la traditionnelle gourmandise : les fameux *beignets du Carrousel*.

- C'est toujours la même chose, déplore Julie, les papas bricolent et les mamans cuisinent ! Je me demande bien quand ça va s'arrêter ! Moi, je choisirai un mari incapable d'enfoncer le moindre clou ! Mais je veux qu'il soit aussi à l'aise pour le poulet à l'estragon que pour les spaghettis bolognaises !

- Tu finiras vieille fille, ricanait Basile Deret, le fils de celui qui commande à la mairie, ou bien alors bonne-sœur... Ce qui revient au même !

Moi, je n'avais jamais avoué à ma belle que ne savais pas enfoncer de clou, visser des trucs dans des machins ! Je n'avais pas dit non plus que, par contre, j'étais très doué pour la tarte aux cerises et les nouilles aux champignons.

Maman m'apprenait des tas de recettes, papa aussi ! Il n'était pas contre le fait de nous mijoter un bon pot-au-feu ou un délicieux civet de lièvre. C'est

vrai que son métier d'architecte n'est pas si contraignant ! Que le plus embêtant, comme il dit, ce sont les réunions pour décider d'un nouveau projet qui ressemblera comme deux gouttes d'eau au précédent, qui, lui-même, copiait déjà celui d'avant.

Moi, je fais les courses avec mon papa parce que c'est lui qui a le plus de temps. Un jour, nous allons chez la mère Patrick (pour défendre le petit commerce), et un autre jour chez les *Mousquetaires* pour remplir le chariot à roulettes. Je n'aime pas les chariots à roulettes car ils ne filent jamais droit, et comme c'est moi qui pousse, je ressors toujours du magasin avec des crampes dans le bras.

Mais c'est grâce aux *Mousquetaires* que Julie Berthet s'est intéressée à moi !

- Ton papa a divorcé ? m'avait-elle demandé un jour à la sortie des grandes courses.

Comme je m'étonnais de sa question, elle m'avoua que c'était bien rare de voir un papa non divorcé vaquer ainsi à ces tâches quotidiennes dévolues d'ordinaire aux épouses ou aux mères. Que son père à elle, trop occupé dans son auberge, n'avait jamais le temps de venir choisir le chocolat familial ou les couches pour son petit frère.

C'est depuis ce jour-là que nous sommes devenus les meilleurs amis du monde !

Une vieille légende, une de ces histoires qui font froid dans le dos et chaud dans la tête, raconte qu'avant, il y a si longtemps qu'on ne sait pas dire quand, une fois l'an, le diable venait chercher son âme fraîche à Saint Hutile.

C'était la condition pour s'échapper de l'hiver et voir enfin revenir le printemps.

Toujours à la même date, le diable sortait de la forêt de la *Mouise*, tirant derrière lui une charrette rouillée qui laissait échapper un cri d'enfant à chaque tour de roue.

Les parents qui avaient été dépouillé d'un fils ou d'une fille les années précédentes essayaient de reconnaître le timbre de la voix de leur cher disparu.

Le diable arrêta sa macabre roulotte sur la place du village. Il soulevait alors la grande bâche noire et sortait tous les éléments du maudit carrousel.

Avec de grands gestes qui faisaient tourbillonner sa cape noire, il montait le manège et plaçait soigneusement les animaux. Une vraie ménagerie ! Chaque

bête était taillée tant bien que mal dans du bois de chêne, et peinte sans finesse.

Les villageois reconnaissaient pourtant le porcelet, l'âne bête, le jais, le vieux cheval de trait, ou bien encore le mouton, la chèvre ou le dindon noir. Le diable fixait les figurines de bois brut sur le plateau de son manège et remontait la boîte à musique.

Dès les premières notes, aigrettes et rocailleuses, le carrousel se mettait en branle avec un bruit de ressort grappé. Le diable s'asseyait enfin et patientait.

Il attendait que tous les parents du village viennent installer leur cadet sur le manège.

Effectivement, tous, presque à reculons, amenaient qui leur fille, qui leur garçon. Il y avait un peu de bousculade pour le choix des bêtes. On se souvenait que l'an d'avant, c'était la chèvre, l'animal maudit. Alors tout le monde voulait asseoir son enfant sur la chèvre, persuadé que, cette fois, ce serait au tour du porcelet ou de l'âne. Mais le diable pouvait tout aussi bien décider que cette année encore, ce serait la chèvre ! Car il faut vous dire, qu'à la fin de la musique, quand la dernière note s'évanouissait dans l'air, un animal prenait vie sur le manège et s'échappait vers la forêt avec l'enfant assis dessus. Celui qu'on ne reverrait jamais !

Une fois le gamin perdu, le diable remballait tout, remerciait poliment l'assemblée et plus particulièrement les parents éplorés du petit élu, à genoux sur la terre battue.

Jusqu'au jour où Théophile Deret, l'ancêtre de l'homme qui commande aujourd'hui la mairie, fit creuser à l'orée de la forêt une longue tranchée, profonde de cinq pieds, avec dans le fond un lit de mousse. Puis il fit recouvrir le piège d'un tapis de branchages. Le trou s'étendait à gauche et à droite du chemin par lequel arrivait le diable.

Une fois les travaux achevés, Emile dépêcha un coursier, le plus vaillant des habitants de Saint Hutile, afin d'aller proposer un marché au sombre personnage de la forêt.

C'était simple, le diable viendrait comme chaque année, mais cette fois, un seul animal resterait sur le manège, tous les autres pourraient emporter les plus beaux enfants du village. À condition, bien sûr, que ce soit la dernière fois !

Et ceci pour toujours !

Le diable, à l'idée de ce convoi exceptionnel et au vu du bénéfice qu'il ne manquerait point d'en tirer, acquiesça, jurant qu'il en serait ainsi.

Et le jour arriva.

L'homme en habit rouge avait mis une grande remorque à sa charrette. Devant les yeux ébahis des villageois, il assembla le plus grand carrousel de tous les temps, y logea une bonne centaine d'animaux, et fit carillonner sa musique.

Les villageois l'invitèrent à siffler du lait de chèvre à l'alcool de menthe, sa boisson préférée.

Et pendant ce temps-là le manège tournait avec tous les enfants du village.

Lorsque la musique s'arrêta, ce fut un galop mémorable. Les pieds ou les sabots des animaux soulevèrent un tel rideau de poussière, qu'on les vit à peine disparaître.

Le diable riait en vidant son verre.

Quand la poussière retomba, plus aucune trace des enfants.

Ravi et désaltéré, il remit en place son chariot, la remorque, salua longuement les habitants, les flattant même d'avoir imaginé pareille trouvaille, et leur assura qu'il n'entendrait jamais plus parler de lui.

Le diable n'a qu'une parole !

Il fit le chemin dans le sens inverse, excité à l'idée de retrouver tous les gamins apeurés, serrés les uns contre les autres dans son antre sombre et bien gardée.

Mais il déchantait vite lorsqu'il vit son troupeau égorgé, jeté au bas de sa vieille cabane. Pas la trace d'un seul bambin ! Les villageois s'étaient joués de lui !

Il n'apprit que plus tard les détails de la ruse, la tranchée où toutes les bêtes, aveuglées par la poussière et animées par le seul instinct de la forêt, trébuchèrent, où les enfants furent récupérés et les animaux occis.

Avant que le rideau de brume ne se dissipe, les hommes de St Hutile qui avaient été choisis pour leur force et leur courage, avaient remis le paillason de branches, cachés tous les enfants en dessous, ramenés les bêtes mortes dans la forêt et disparus fiers du travail accompli.

Le diable hurla si fort qu'on l'entendit jusque dans le village des *Sagouins*, de l'autre côté de la *Rivière aux Nénuphars*, et bien plus loin encore.

Mais ce fut la toute dernière fois qu'on perçut le timbre de sa voix !

Depuis, chaque année, en souvenir de ce jour heureux, on fête le *Carrousel*, premier jour du printemps à Saint Hutile.

Comme c'est d'abord la fête des enfants, on fait venir Clément Toutcourt et son manège. Le forain s'installe juste à l'endroit où, il y a bien longtemps,

tournait le carrousel du diable, juste en face de la mairie, à quelques pas de l'église.

Les parents qui cultivent toujours la carotte, celle qui fait avancer les ânes, ne manquent jamais de rappeler à leurs enfants, que s'ils ne sont pas sages, Clément Toutcourt les emportera dans la forêt, juché sur une mule ou sur un porcelet. C'est à cause de ça que personne ne l'aime, l'homme qui fait tourner le manège, personne sauf Julie et moi !

- Il ne ferait pas un métier pareil s'il n'aimait pas les enfants ! hurle ma belle Julie à l'encontre de tous les poltrons de la classe.

- Tu dis ça parce qu'il donne de l'argent à ton père, c'est tout ! claironne Guillaume Inéral, le fils du directeur des mousquetaires.

- En tout cas, reprend Julie, avec moi, il est toujours gentil !

Les autres pouffent et chuchotent entre eux.

Et ça l'énerve, ma Julie ! Alors elle s'emballe. Elle va trop loin. C'est son côté *fille libérée* comme dit maman.

- Et ton père Guillaume, combien il a donné en cachette au père de Basile (*le fils du maire*) pour faire son magasin dans le plus grand des quatre cubes ?

Je ne vous dis pas le bazar !

Moi, je pense que l'argent c'est l'affaire des grands ! Que c'est la source de bien des ennuis pour eux ! C'est vrai, certains en ont trop, d'autres souffrent de ne pas en avoir assez, et d'autres encore n'en ont pas du tout. L'homme qui a reçu le métier de distribuer l'argent, derrière son comptoir, juste en face de l'auberge du papa de Julie, dans le centre commercial de celui de Guillaume, et bien, il n'est pas très juste.

- Il fait deux poids, deux mesures, dit papa ; d'ailleurs on ne prête qu'aux riches !

Moi, quelqu'un qui change comme ça de taille et de poids, ça ne m'inspire pas vraiment confiance ! Aussi, Maguy Chait, sa fille, (qui est dans ma classe) c'est loin d'être ma copine ! Parfois, elle m'invite pour jouer au *Monopoly*, mais Julie dit qu'elle triche; alors, je n'y vais pas !

Cette année encore, la fête du Carrousel promet d'être belle. Les mamans choisissent toujours des jolies robes et les papas mettent la cravate.

Depuis quelques printemps, pour l'occasion, Saint Hutile est le premier village de Françaises à se mettre à l'heure d'été.

C'est le coup d'envoi de la fête !

Jacques Cébot, l'homme qui a reçu le métier de cantonnier, grimpe jusqu'en haut du clocher de l'église et actionne le mécanisme qui fait tourner les

aiguilles. Devant tout le village qui applaudit, il avance d'une heure la grande horloge qui sonne le coup d'envoi du printemps.

Moi je dis qu'il fait tourner la tête à la girafe !

Son gardien, l'homme en noir qui a reçu le bien curieux métier de prêtre, n'est guère d'accord sur le principe, il prêche l'idée qu'à force de s'amuser ainsi avec le temps, il va bien nous filer entre les doigts.

- Pour sûr ! approuve le concierge du cimetière qui suit le curé comme une ombre.

Il y a bien quelques vieilles personnes pour leur donner raison, mais l'idée de gagner une heure sur la lumière du jour l'emporte sur les rabat-joie.

Tout le monde était en train de régler sa montre quand Julie s'est approché de moi.

- Aujourd'hui Vincent, on n'est pas au bout de nos surprises !

Comme je l'interrogeais du regard, elle agita le petit passe-partout du bout des doigts, me décochant au passage un bien joli clin d'œil.

III

Contact !

Cette année, Clément Toutcourt a fait des frais, et son vieux manège peau neuve ! À la place des chevaux de bois qui avaient jadis la queue cassée et la crinière pleine d'échardes, il y a maintenant deux voitures et une moto. C'est un peu bizarre ces trois véhicules au milieu de la ménagerie ! Les anciennes, bêtes semblent avoir troqué leur beau sourire de manège contre la moue craintive et inquiète des mauvais jours.

Mon animal préféré, c'est le porcelet !

Julie l'a surnommé Chipolata.

D'habitude, il semble toujours prêt à jouer quelques vilains tours de cochon à l'âne qui le devance. Mais cette année, bien que rosi de frais, les pommettes écarlates (fraîchement repeintes), il semble soucieux. Comme s'il avait peur que la moto, fixée juste derrière lui, le rattrape, et que sa queue s'en tire-bouchonne dans les rayons de l'engin insolite.

C'est vrai qu'elle est *zarbi* la moto !

Elle a un très long guidon, comme celui de la tondeuse à gazon de mon papi, une selle qui remonte et des cale-pied géants. Sur chaque poignée, Clément Toutcourt a fixé des lanières de cuir qui pendouillent comme celles du martinet que la mère Cassenoix accroche au-dessus de sa maie.

Sûr, elle est jolie la moto avec son moteur chromé, jolie mais bizarre !

- C'est une Harley, patate ! hurle Rolland Tivol, le fils de celui qui a reçu le métier de mécano à Saint Hutile ; t'y connais vraiment rien !

Je lui jure alors sur mes grands yeux que je sais très bien ce que c'est qu'une « Arlé » ; comme quoi, on est encore plus bête à ne pas vouloir le paraître !

Pour ne pas m'attarder sur l'épineux problème de la moto, je fais semblant de m'intéresser aux deux autres nouvelles attractions. Les voitures !

- Vise un peu le cabriolet ! poursuit Rolland qui semble avoir décidé de ne pas me lâcher d'un pouce. C'est pas une vraie marque mais il est trop cool ! C'est pas comme l'autre, regarde-moi un peu ce tas de ferraille !

Papa dit toujours que les goûts et les couleurs ça ne se discute pas. Maman n'est jamais d'accord. C'est un sujet de dispute. Elle dit que c'est trop facile de *bourrer le mou* aux enfants en leur disant ce qui est beau et ce qui ne l'est pas ! J'aime bien comme elle parle, ma maman. Je ne sais pas qui a raison ; en tout cas, moi je préfère le tas de ferraille au cabriolet ou à la moto « Arlé » !

- Elle est trop mignonne cette voiture, pas vrai ? me demande Julie.

Elle parle du tas de ferraille bien entendu, pas de la « turbo machin » autour de laquelle s'attroupent tous les garçons en âge de la conduire. Je lui dis que je suis d'accord, et qu'à en croire le sens que prennent les choses, personne ne nous disputera une place sous sa capote rose bonbon, escamotable.

Jacques Cébot vient à peine d'avancer le temps.

La bombe qui annonce le début de la fête du carrousel éclate au-dessus de la mairie.

Aussitôt, tout le monde s'anime sur la place de Saint Hutile. La musique du manège de Clément fait claquer ses premières notes. Il est temps de rejoindre l'attraction, de se frayer une place, de se choisir un animal (ou un véhicule) et d'attendre que Clément enlève sa casquette. Car Clément enlève toujours sa casquette avant de mettre le moteur en route.

C'est la cohue !

(Je ne vous l'ai pas dit, mais le premier tour est gratuit !)

Grâce à Julie, qui a dissuadé les prétendants, toutes griffes sorties, je trouve une place dans le tas de ferraille, sur les coussins jaunes, juste à côté de ma conductrice préférée.

Rolland Tivol en est presque arrivé aux poings pour profiter le premier de son « Arlé ». Il fanfaronne, fier comme un mousquetaire qui a mouché à lui seul toute la garde du Cardinal.

Bientôt, non sans pleurs et chamailleries en tous genres, chaque enfant est placé, paré au départ. Clément a posé sa casquette et baissé le grand levier qui, d'habitude, fait aussitôt tourner le manège. Là, il y a bien des soubresauts, un grand bruit de poulie, quelques *dông* de ressorts, mais rien de plus ! Clément Toutcourt répète la manœuvre, mais toujours rien ! Les enfants commencent à gronder.

Julie, elle, affiche un large sourire.

Clément fait un signe d'impuissance, ce qui lui vaut tout un tas de sifflets, de quolibets, et l'insatisfaction générale.

Alors, il remet lentement sa casquette, rentre dans sa cabine et lance un regard malicieux dans notre direction.

Julie semblait attendre le signal.

- O. K., on va bien rire !

Puis, d'un geste lent, presque au ralenti, elle sort le fameux passe-partout de sa poche et l'introduit dans une serrure prévue à cet effet sur le tableau de bord de notre vieux tacot. Elle tourne légèrement la clé. Le carrousel tousse. Elle la tourne de nouveau, et là, comme par miracle, tous les éléments du manège décident d'avancer comme un seul homme (ou comme une seule bête, si vous préférez).

Un grand « Haaaaaaa » de satisfaction accompagne le départ.

- Ils n'ont vraiment aucune imagination ! me confie Julie avant de se concentrer sur la route.

Devant nous, les deux grands cygnes blancs semblent vouloir nous faire escorte. Les flonflons de la fête commencent à s'estomper au profit d'un drôle de bruit, une sorte de rumeur que je n'avais jamais entendue auparavant. C'est comme si je percevais d'un seul coup le bruit de la course des animaux, celui du moteur de la « Arlé », et même le joli son de casserole de notre vieille limousine.

C'est alors que c'est arrivé.

Les cygnes se sont envolés dans un grand fracas de plumes, Julie a donné un rapide coup de volant pour leur emboîter le vol. Je me suis vite retourné et j'ai vu l'incroyable scène.

Derrière nous, les uns après les autres, les animaux du manège de Clément, l'autre voiture, la moto, tout le monde prend le même chemin dans la poussière et dans le bruit. Mon vieil ami le cochon fait un écart pour ne pas se faire happer la queue dans les roues du bolide que Rolland n'arrive plus à maîtriser. La moto fait quelques embardées avant de retrouver son équilibre. Son conducteur n'en mène pas large, tout comme les autres enfants du manège qui crient, pleurent, appellent pères et mères et essayent, sans y parvenir, d'échapper à leur monture.

Le vent dans les cheveux de Julie dessine des arabesques.

Calme, sereine, elle conduit avec prudence, engageant notre voiture dans le chemin forestier de *La Mouise*.

Les deux cygnes réduisent leur allure. Ils se laissent décrocher pour nous permettre de prendre la tête.

- Tiens, je te confie le volant, sois prudent, il faut que je leur parle !

J'obéis à Julie sans poser de question tandis qu'elle rabat la capote, se redresse, sort enfin la tête et les épaules de notre véhicule.

- Ecoutez tous ! crie-t-elle. Et les petits, n'ayez pas peur ! C'est un jeu ! Un super jeu !

L'allure s'est considérablement réduite. Aussi, quelques enfants essayent de quitter leur monture, mais ils sont comme collés sur leur élément. Guillaume Inéral n'a pas la moindre envie de jouer, il est inconsolable.

Ho, il n'y a pas que lui, croyez-moi !

D'ailleurs, moi aussi, j'ai un peu la trouille !

Le petit Ocampe, Philippe, le cadet de la famille de celui qui a reçu le métier de boulanger (ils sont sept garçons), juché sur le dos de mon vieil ami le porcelet, explique qu'il est d'accord pour y jouer, que c'est plutôt marrant, mais qu'il voudrait bien changer d'animal, car le sien dégage une odeur particulièrement désagréable. Le pauvre Chipolata baisse le groin, rouge de honte.

- Et moi, pleurniche la grande Émilie Tany, les cygnes volent trop haut, j'ai le vertige !

- Moi, c'est pareil, gémit la blonde Cindy, accrochée tant bien que mal au coup de sa girafe, j'arrête pas de glisser ! Si je tombe et que j'abîme ma nouvelle robe, je vais passer un sale quart d'heure !

- Moi j'ai pas le permis, déclare Renaud Renault, penaud, je sais même pas où sont les freins !

- Et moi j'ai mal aux fesses ! dit à son tour Jonathan Cassenoix se tortillant sur le dos de sa chèvre.

- Et moi j'ai mal au cœur ! avoue Maguy Chait sur son gros écureuil.

- Et moi j'avance pas, proteste Rolland Tivol, c'est pas la peine d'avoir une Harley pour se traîner comme en trottinette !

- C'est quoi les règles du jeu ? demande Basile Deret.

- Je sais pas, avoue ma Julie décoiffée. On verra bien...

- J'ai pas envie de voir, je veux rentrer ! hurle Émilie.

- Moi aussi ! crient plusieurs enfants à l'unisson.

Au détour d'un virage, nous franchissons un grand pont tout en rondins de bois. Après le passage du cabriolet rouge de Renaud, (c'est lui qui ferme la marche), et dans un grand fracas forestier, le pont s'écroule.

Quant à moi, j'ai dû très vite écraser la pédale de frein pour ne pas emboutir l'immense tronc qui me barrait la route.

- C'est sans doute la première épreuve ! décrète Julie.

IV

La première épreuve.

Je ne suis pas un aventurier !

Pas un gros poltron, non plus ! Rien qu'un garçon qui aime bien savoir d'avance ce qui va lui arriver.

Mon papa qui, lui non plus, n'a rien d'un aventurier, dit que l'imagination est le moyen le plus pratique de faire, sans le moindre risque, des trucs plutôt audacieux.

Chez les Sonnet, on voyage beaucoup dans sa tête !

Maman n'est pas d'accord !

- Regardez ce qui pousse sous vos pieds ! nous dit-elle avec une moue dégoûtée, de vilaines racines !

Puis elle ajoute qu'elle voudrait une bonne vieille paire de tenailles pour nous déclouer de Saint Hutile. C'est vrai qu'on ne bouge pas trop. Moi, comme mon papa, je n'ai jamais franchi les frontières de Françaisie. Mon plus grand voyage, c'est quand on part en vacances au bord de la mer. Mais on va toujours au même endroit, à *Paradis-Les-Deux-Plages* ! Moi, ça me convient, car je retrouve des copains que je ne vois qu'une fois par an ! Mais maman, elle dit qu'on s'encroûte !

Je n'ai pas cette impression puisque je suis heureux.

Tandis qu'ailleurs, explique papa, on ne mange pas la même nourriture, des insectes abondent, porteurs de maladies, sans parler des accidents d'avion, des bateaux qui coulent et des trains qui déraillent. Il dit aussi, très justement :

- Alors qu'on ne sait même pas comment vivent les Saguinais (*les habitants du village des Sagouins*), on voudrait nous faire franchir les mers pour voir les Anglaisiens se goinfrer de pouding ou les Américaniens de hamburgers ! Très peu pour nous !

Mon papa, il voyage dans sa tête, sans valise ni passeport. Il m'invite parfois dans des continents bizarres où souffle comme un vent de folie. Il fait

parler mes peluches, les soigne dans un grand hôpital où il est infirmier en chef, et moi médecin cardiologue.

Il me dit toujours qu'il vaut mieux soigner le cœur enfoui que la plaie apparente!

Pour lui, l'imagination est si importante qu'il n'aime pas qu'on l'impose aux enfants !

C'est grâce à ça que je n'ai jamais cru au Père Noël !

- Toi non plus ? s'étonna un jour Julie.

Car elle sait très bien, elle aussi, que la vraie imagination n'a pas besoin de règles, de sapin stupide qui perd ses aiguilles, en même temps, et dans tous les foyers de Française !

Le meilleur moment, c'est quand l'imaginaire de l'un fait de place à l'imagination de l'autre !

Mais le gros tronc de chêne devant le pare-chocs dégingué de notre voiture, tout comme le grand torrent qui emporte derrière nous les rondins du pont perdu, n'a rien d'imaginaire !

Pour l'instant, du moins !

Les enfants de Saint Hutile, les uns après les autres, mettent pied à terre. Les animaux en profitent pour faire des trucs d'animaux, qui brouter l'herbe des bas-côtés, qui arracher les feuilles des jeunes arbustes, qui fouiner dans la terre du chemin, qui cueillir les glands des chênes.

- Nous allons avoir besoin d'un chef ! déclare soudain Basile.

- Et un chef pourquoi faire ? demande Guillaume.

Le fils du maire tente alors d'expliquer au reste de la troupe apeurée qu'il doit bien exister une manière de rentrer au village sains et saufs, mais qu'il faut à cette petite bande un chef capable de prendre la bonne décision au bon moment.

Et que ce chef, ce pourrait bien être lui !

Basile a une certaine habitude comme chef. Il est *sizenier*¹ chez les scouts, capitaine de l'équipe benjamin de foot de Saint Hutile, chef de classe du CM1, chef de gare de son train électrique, général de l'escadron des soldats de plomb, et enfin, chef pilote sur sa *Nintendo* !

Moi, je ne suis chef de rien !

- Qui est pour que je sois chef ? demande-t-il.

Tous les enfants lèvent un doigt timide.

¹ Chef scout d'une « sizaine », (6 petits louveteaux de la meute).

Tous, sauf Julie et moi.

Les amoureux n'ont pas besoin d'un chef, que je sache !

- On va laisser les bêtes là et traverser la forêt par ici !

Il désigne de son doigt un rideau d'arbres centenaires, si serrés les uns près des autres qu'ils doivent faire racines communes.

- Vous allez ramasser plein de pierres qu'on laissera derrière nous, comme ça si on se perd...

- On va se perdre ? sanglote Émilie.

- Pas si vous faites exactement ce que je dis !

Julie pouffe. Elle se penche vers moi et me souffle à l'oreille que c'est mal parti.

- Regarde autour de toi, me chuchote-t-elle, tu vois des pierres, toi ?

Effectivement, pas la trace du moindre caillou. Le chemin est sablonneux, les talus herbus et la forêt moussue.

Rien de pierreux !

Très vite, les enfants comprennent qu'ils vont avoir bien du mal à jouer au Petit Poucet !

- C'est pas de chance ! convient Basile, il faut que je trouve autre chose.

Alors, il s'assoit sur le capot du cabriolet rouge et prend sa tête entre les mains pour se concentrer.

Julie en profite pour expliquer à tout ce joli petit monde, qu'à gauche, par-là où voulait passer Basile, c'est l'ouest, et qu'à l'ouest, y'a la trop fameuse *Falaise des Condamnés* !

Un grand frisson parcourt l'assemblée.

Saint Hutile regorge de légendes, toutes plus horribles les unes que les autres. Celle de la *Falaise des Condamnés* est si terrible que les parents ne la racontent jamais aux enfants. Quand ils en parlent, ils prennent soin de nous éloigner. Après, ils murmurent. Si bien que nous, les enfants, on s'imagine le pire !

- Et à l'est, poursuit Julie, vous savez ce qu'il y a de ce côté ?

Les enfants ignorants secouent leur tête.

- Par-là, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, ce sont les *Marais du Diable* !

Tout le monde sait bien ce que sont ces foutus marais.

Personne, même Philippe Ocampe, le plus jeune garçon de la troupe, n'a oublié la *légende du Carrousel* qui finit par ce grand cri de diable berné. Tous ont entendu parler de son départ de la forêt, des sables mouvants qu'il a volontairement disposés autour de sa vieille cabane.

Quand la sécheresse boit aux marais, des villageois disent avoir entrevu au fond des eaux croupies, à demi-enfouis dans la vase noire, les squelettes des animaux du carrousel. Par jour de grand vent, dit-on, on peut d'ailleurs entendre le grognement des cochons, le bêlement des chèvres, le hennissement des chevaux, le braiment des baudets et le gloussement des dindons noirs. Alors, il faut vite se boucher les oreilles, sinon, on va malgré soi jusqu'aux marais, comme hypnotisé par ce chant misérable, et l'on s'y enfonce dans les sables, jusqu'aux entrailles de la terre.

Les petites filles prennent la main des garçons, les plus jeunes se collent contre leurs aînés ; un souffle de panique décoiffe toute la bande à Basile.

- Vous ne savez donc pas qu'ici, dans la forêt de la Mouise, enchaîne ma fière Julie, il faut aller droit, ne pas quitter la route... Mais que vous ont donc appris vos parents ?

Basile se relève furieux.

- Et bien vas-y toi, *Julie La Science*, passe par-dessus le tronc et file tout droit, comme tu dis ! Vous savez combien il y a de kilomètres, vous autres, entre ici et de l'autre côté de la forêt ?

La troupe n'en sait fichtre rien ! Moi non plus d'ailleurs. Ce que je sais, c'est que la *Forêt de la Mouise* est la plus grande forêt de Française.

- Soixante-quatre kilomètres, Basile, et le chemin est à peine praticable ! répond mon exploratrice préférée.

- Ha, vous voyez, vous autres ! Et Julie Berthet voudrait qu'on fasse soixante-quatre kilomètres, seuls dans la forêt, sans même savoir ce qu'il y a de l'autre côté ! crie notre chef de camp.

- Il n'y a qu'à attendre ici, propose Guillaume, les parents vont bien venir nous chercher...

- Oui, rassure Basile, ils fabriqueront un pont... Nous patienterons ici !

Julie s'avance alors jusqu'au milieu du cercle formé par les enfants. D'un geste souple, elle rejette ses cheveux en arrière et lance sur un ton qui ne s'en laisse point compter :

- Mais je rêve ! Dites-moi que je rêve ! C'est à se demander si vous avez bien la tête sur les épaules ! Regardez un peu l'imagination en face ! Vous avez déjà vu des animaux en bois galoper jusqu'à la forêt, brouter de l'herbe, manger des feuilles ? Vous avez déjà vu des ponts solides s'écrouler tout d'un coup, des forêts longues de soixante-quatre kilomètres, des arbres si gigantesques qu'ils sont comme des murs ? Non ? Alors, vous croyez toujours que les parents vont arriver et nous sauver de la forêt sans que nous l'ayons vraiment mérité ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquiert Basile.

Elle s'approche du petit chef, et en lui cognant doucement sur le front, ajoute :

- Qu'il va falloir que tu te mettes bien dans la tête que nous sommes les seuls à pouvoir imaginer la suite, chef ou pas chef !

Maman dit toujours qu'il existe une solution pour chaque problème posé.

Qu'il suffit d'avoir confiance en nous !

Que le désespoir est l'ennemi de l'intelligence !

C'est facile à dire !

En ce moment, elle doit papoter avec ses copines en dégustant un gros beignet du carrousel.

Peut-être qu'elle n'a même pas vu ce qui s'est passé sur le manège !

Mon ami Chipolata continue de creuser la terre avec son groin. Depuis plusieurs minutes, elle nous montre la solution, celle qui doit nous tirer d'embarras et nous faire passer, victorieux, la première épreuve !

V

Ce n'est que le début !

- Il suffit de creuser sous le tronc ! Faire une sorte de tunnel assez grand pour que nous puissions passer avec les voitures et le animaux... dis-je.

Je n'oublierai jamais le regard de Julie à cet instant précis. On pouvait y lire la fierté dans ses grands yeux verts, comme s'il elle-même venait de trouver la solution.

Le temps que l'idée chemine dans chacune des petites têtes de Saint Hutile, et c'est l'approbation générale !

Tout le monde applaudit.

Tout le monde sauf Cindy qui se met à pleurer à chaudes larmes. Elle essaye bien de nous expliquer pourquoi elle sanglote ainsi, mais personne ne comprend rien ! Comme le temps presse, on confie Cindy à son gros chagrin et l'on se met tous à creuser sous le tronc.

Le sable est humide, facile à pénétrer.

On se croirait sur la plage de *Paradis* quand mon papa et moi nous faisons de longs tunnels secrets. Nous commençons chacun à un endroit et nous essayons de nous rejoindre. Il faut drôlement bien viser ! Le meilleur moment, c'est quand je commence à sentir les doigts de papa et que nos mains se serrent au fond de notre galerie.

Cindy a séché ses larmes mais elle reste à l'écart des petits mineurs. Basile s'en offusque et lui ordonne de creuser.

- Faut qu'on s'y mette tous !

Elle hésite avant d'avouer que si elle creuse avec nous, c'est sûr, elle va salir sa robe. Et que si elle salit sa robe...

- Oui, on sait, tu vas passer un mauvais quart d'heure !

Au cours de nos travaux de terrassement nous découvrons, enfouis dans le sable, quelques trucs sans importance : une bouteille vide, une corde à linge, un vieux journal déchiré et un clou rouillé.

- Il va falloir garder tout ça précieusement, annonce Julie.

Comme les autres paraissent étonnés, elle leur explique que dans un jeu d'épreuves, le moindre élément récupéré peut s'avérer utile à un moment ou à un autre. Renaud Renault, visiblement convaincu, range délicatement la corde et la bouteille dans le coffre de notre bon vieux tas de ferraille. Il enfouit ensuite le clou et le bout de journal dans sa poche.

Il ne nous aura pas fallu plus d'une heure pour dégager une voie souterraine assez large pour notre convoi.

- Allez ! en route ! hurle Basile.

Des pourparlers s'engagent alors, car certains voudraient changer de moyen de transport.

- Je te passe le cochon et je prends la girafe ! propose Philippe à Cindy.

- Ça va pas la tête ! Moi, je veux aller dans la jolie voiture !

- Et moi je veux plus de cette chèvre, grince Jonathan.

- C'est pas juste ! proteste Émilie, on doit pouvoir changer !

Les animaux nous regardent curieusement.

Les enfants passent d'étonnants marchés.

- Je veux bien prendre la girafe, concède Émilie, mais, en échange, tu me prêteras ta Barbie Acrobate!

Cindy jure sur la tête de sa petite sœur, de sa grand-mère, du voisin de palier, et s'installe sur le cygne.

Les garçons, quant à eux, troquent leur arsenal guerrier, *Batman* et sa *batmobile*, le sabre laser de *Dark Vador*, le nécessaire de ravitaillement d'*Action Man*, et d'autres trucs que je ne connais même pas. Faut dire que ce genre de jouets ne m'intéresse pas.

Mon jeu préféré, c'est le western !

J'ai toute une collection d'indiens et de cow-boys miniatures que je fais combattre autour d'une maison forestière (qui change d'aspect selon les besoins du scénario).

J'écris de vraies histoires où ce sont toujours les Indiens qui gagnent.

Il faut vous dire que j'ai trouvé le truc ! Je leur donne de vraies flèches (les aiguilles à couture de maman), et ils les plantent adroitement dans le bide gonflé de whisky de ces pauvres cow-boys. Les flèches, c'est bien, car elles se

piquent aussi dans le bois de la maison forestière où le Général Lee tente vainement de résister.

Ça fait plus vrai !

Mon deuxième jeu préféré, c'est le *Tour de Française* ! J'ai trente-six coureurs cyclistes qui se disputent le maillot jaune dans les étapes que j'invente pour eux. La course a lieu dans toute la maison, sur le carrelage. Je trace le parcours et après, pour chaque cycliste, je lance le dé et j'avance le coureur du nombre de carreaux voulu. J'ai un gros cahier pour noter les résultats et faire le classement général. C'est un jeu super prenant, chaque étape durant entre trois et six heures (selon les difficultés et les repas). Parfois, papa ou maman se prend les pieds dans le peloton et je pleure !

Moi, pour une fortune, je n'aurais jamais échangé le moindre de mes coureurs cyclistes, le moindre de mes Indiens ou même de mes cow-boys ! Ils font partie de ma famille !

De toute façon, personne ne me demande rien !

Chaque enfant est maintenant disposé à reprendre la route. Tout le monde n'a pas obtenu ce qu'il désirait, mais tant bien que mal, chacun suit notre tacot qui s'engage le premier dans le tunnel sous le tronc.

Nous allons bon train et les cahots soulèvent nos fesses des sièges.

Ce qui fait sourire Julie.

J'ai envie de lui dire que je pourrais aller ainsi jusqu'au bout du monde. Mais je me tais car j'ai un peu peur qu'elle me prenne au mot !

Au détour d'un virage en épingle à cheveu, nous nous retrouvons bloqué devant les barrières d'un passage à niveau. Derrière les vitres d'une sorte de petite baraque rouge, je devine un visage.

Julie écrase à plusieurs reprises la poire en caoutchouc de notre gros klaxon. Comme personne ne vient, elle redouble ses avertissements. C'est alors qu'une sorte de maigre silhouette grise se colle au carreau de la fragile guérite. Derrière nous, les enfants commencent à prendre peur.

- Faisons vite demi-tour !

- C'est peut-être le diable !

- Diable ou pas, annonce Julie en sortant de la voiture, il va nous lever cette satanée barrière !

Puis elle se dirige d'un pas décidé vers la petite habitation d'où s'échappe un mince filet de fumée. Elle y pénètre sans hésiter. Quelques longues minutes s'écoulent avant qu'elle ne ressorte, accompagnée d'un vieux

monsieur tout recourbé, gris comme la cendre, vêtu d'un reste d'uniforme, et se déplaçant avec beaucoup de difficultés.

Les enfants sont pétrifiés de peur.

Même les animaux tremblent sous leurs cuisses.

- N'ayez pas peur, leur crie Julie, c'est le garde-barrière !

- Pourquoi il ne nous laisse pas passer ? se renseigne Basile.

- Il est trop vieux, trop fatigué, il n'a plus la force, répond Julie.

Bientôt le cercle des enfants se referme sur l'ancien garde-barrière chef de la *Compagnie des Trains de Nuit*. Chacun veut l'entendre nous dire comment faire pour libérer le passage.

L'homme toussote un peu, et d'une voix tremblotante nous récite :

- Avant, par l'eau du puits tirée, une fois purifiée, naissait la force, celle qui soulève les monts et les barrières barrant l'imaginaire. La vieillesse n'est rien quand on connaît la source ! Le bonheur ne vaut que s'il est bu jusqu'à la lie !

- Il délire ! gronde Basile, venez, vous autres, on va la lever cette fichue barrière !

Tous les enfants s'agrippent alors à la grande manivelle pour la faire tourner.

- Elle est bloquée !

- On n'y arrivera jamais !

Julie s'approche du vieil homme dont le regard semble avoir été usé à force d'attendre des trains qui ne passent plus, et lui demande où est le puits. Le garde-barrière lève son bras, sorte de branche sèche, et du bout de son doigt crochu désigne l'endroit. Puis il se met à tousser.

- Alors *Julie-Je-Sais-Tout*, qu'est-ce qu'on fait à présent ? demande Basile, la manivelle ne bouge pas !

- Cherchons le puits ! dit-elle seulement, par-là peut-être...

Et tous, nous prenons la direction indiquée par le vieillard.

C'est Philippe Ocampe qui, le premier, trouve le puits.

C'est un puits sans margelle ni poulie.

Guillaume y jette un caillou pour en sonder la profondeur.

- Ce n'est pas très profond, et il y a encore de l'eau !

- Qu'est-ce qu'il a dit le papi, à propos du puits, questionne Rolland.

- Qu'il faut tirer de l'eau, je crois...

- La purifier !

- Moi, j'aime pas les énigmes ! pleurniche Maguy qui préfère le Monopoly.

- C'est débile tout ça ! claiionne le fils Cassenoix.

- C'est le jeu ! reprend Émilie.

- Un jeu débile ! Et on va rater la fête ! grogne Jonathan qui part bouter dans son coin.

- De toute façon, explique Basile, on ne peut pas tirer de l'eau, y'a même pas de seau !

- Et pas de poulie pour remonter le seau !

- Cette fois, on est bel et bien bloqué !

- C'est la deuxième épreuve, hein Julie ?

- J'en ai bien l'impression !

Le vieil homme est rentré dans sa cabane.

Depuis combien de temps n'a-t-il pas vu de train ?

Il doit seulement se les imaginer.

Un garde-barrière qui ne voit plus passer les trains, c'est un peu comme un marin obligé de rester à quai, un amoureux séparé de celle qu'il aime.

VI

Le train

Celle qui a reçu le métier de maîtresse d'école et qui s'occupe du CM1, s'appelle Aglaée Donneur. Elle est grande, mince, les cheveux toujours tirés en chignon, avec de petites lunettes rondes lui tombant sur le bout du nez.

Il y a des enfants qui disent qu'elle est sévère, qu'il faut marcher droit, sinon, gare à nos fesses !

C'est un peu vrai que la maîtresse a la main leste !

Mais ce ne sont que de petites tapes pour des leçons pas sues, des bavardages ou des chamailleries ! Pas de quoi en faire un plat ! Aglaée Donneur ne sourit pas souvent, mais ce doit être à cause des ennuis qu'elle a dans sa vie privée, comme dit Julie.

Ceux qui distribuent les métiers feraient bien de se renseigner sur la vie privée de ceux à qui ils les donnent.

Parfois, c'est très inadapté !

Prenons le cas du père de Jonathan, par exemple ; il a reçu le métier d'ouvrier caviste¹. Le problème, comme l'explique fort bien papa, c'est que le père Cassenoix, il a plutôt la bouche près du goulot² !

Quand il rentre du travail, titubant et chantant, tout le Clos des Hirondelles ferme ses volets et bouche ses oreilles. Ça crie, ça hurle, ça gesticule et ça casse de la porcelaine !

Tout ça pour dire que si l'on s'était renseigné avant de donner son métier à la maîtresse, on aurait su qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants ! Je veux dire d'enfants à elle, d'enfants qu'elle aurait faits avec son mari. Tandis que là, on l'oblige à supporter une trentaine de garçons et de filles qui *ne font rien qu'à l'embêter*, qui n'apprennent pas leurs leçons, qui bagarrent leur voisin, qui

¹ Personne qui filtre, embouchonne, étiquette les vins dans une cave.

² Il aime bien boire.

parlent tout haut quand les autres travaillent, qui se déplacent sans permission, qui renversent leur pot de peinture, qui sont patraques et n'arrêtent pas d'aller aux W.C., qui répondent, qui ont des crises de nerfs et qui la prennent pour leur maman !

Julie est formelle, tout est à revoir dans l'attribution des métiers !

Si je parle de ma maîtresse, c'est qu'elle dit souvent que deux enfants qui n'arrivent pas à faire quelque chose seuls, peuvent réussir s'ils le font ensemble.

Elle appelle ça la *Gagne en équipe* !

Souvent, quand plusieurs élèves calent devant un problème de mathématiques, face à un sujet de rédaction, elle forme des groupes qui mettent en commun leurs difficultés. Au bout du compte, le problème est résolu, la rédaction écrite, et la note commune.

- C'est pas juste ! se plaignent certains qui ont travaillé seuls et qui obtiennent parfois une note inférieure à celle du groupe.

Alors la maîtresse dit toujours qu'elle met des notes parce qu'elle est obligée, mais qu'au bout du compte, l'important c'est de réussir !

- Et si on faisait *la Gagne en équipe* ! propose Jonathan au reste du groupe.

- Oui, comme à l'école !

- On n'a qu'à s'asseoir en rond et réfléchir tous ensemble !

Pour une fois, personne ne rechigne et tous les enfants assis forment comme une ronde. Les animaux du manège en profitent pour échanger quelques points de vue à leur manière. En langage animal.

Dans le cercle des enfants, questions et réponses fusent.

- Qu'est-ce qu'on doit faire pour passer ?

- Donner à boire au garde-barrière...

- Purifier l'eau avant...

- Ça veut dire quoi, purifier ?

- On doit la faire bouillir !

- Y'a du feu dans la cabane, ça doit être possible !

- Mais il faut d'abord puiser de l'eau !

- Oui, mais c'est pas bon, on n'a pas de seau !

- Faut trouver un truc pour remplacer !

- Un truc, mais quel truc ?

- J'ai une idée, dit doucement Félix Higrèque, que l'on n'avait pas beaucoup entendu jusqu'ici.

- Vas-y !
- On a une corde à linge, une vieille bouteille...
- Ouais ! crient tous les autres, on attache la bouteille à la corde à linge...
- Et on peut puiser de l'eau !

Les *hourra* crépitent.

L'idée de Félix est adoptée à l'unanimité.

Guillaume noue la corde à linge autour de la bouteille et Basile la fait descendre doucement au fond du puits. Tout le monde regarde et attend. Un « glouglou » bien sympathique nous arrive du fond comme un refrain de délivrance.

Puis Basile remonte le précieux butin sous nos applaudissements.

L'eau est noire dans la bouteille.

- Faudrait peut-être rincer la bouteille d'abord, ça sera plus facile à purifier, dit Émilie.

Tout le monde est d'accord. Basile agite la bouteille, la vide, la replonge, la retire et répète l'opération jusqu'à ce que l'eau soit la plus claire possible.

Puis, au pas de course, tous se précipitent devant la cabane. Là, chacun s'arrête et regarde Julie.

Basile lui tend la bouteille.

- Vas-y toi, tu y es déjà entrée !

Julie saisit l'objet et pénètre dans la maisonnette du vieil homme. Tous les enfants essayent de suivre les opérations en collant leur nez à la vitre poussiéreuse.

A l'intérieur, Julie est déjà en train de verser le contenu de la bouteille dans une casserole qu'elle pose sur les chenets de la cheminée.

On se bouscule pour ne rien perdre de l'histoire.

À un moment donné, tandis que l'eau commence à bouillonner, le vieil homme se lève, prend un bol et le tend à Julie. Ma petite reine verse doucement son breuvage magique et rend le récipient de porcelaine au garde-barrière. Celui-ci souffle pour refroidir l'eau bouillante et la porte à ses lèvres. Puis, doucement, il boit par petites gorgées. On pourrait presque entendre les cœurs de tous les enfants battre comme une flopée de tambourins. Puis, le vieillard tout gris repose le bol et s'étire comme au réveil. Julie nous a rejoints. Comme nous, elle attend que l'homme sorte de sa cahute. Les minutes nous paraissent plus longues qu'à l'accoutumée, un peu comme si le temps traînait en route.

Il sort enfin et, sans nous regarder, se dirige lentement vers la manivelle. Mais au lieu de se mettre à l'actionner pour nous libérer ainsi le passage, il se plante là, immobile, dans l'attente de je ne sais quoi.

Ce *je-ne-sais-quoi* siffle si fort que tous les oiseaux de la forêt s'envolent dans un fracas d'ailes froissées.

La terre se met à trembler, légèrement mais régulièrement.

Le vieux garde-barrière ôte sa casquette pour s'éponger le front.

Un nouveau frisson de peur glisse sur chaque enfant.

Le bruit sourd se rapproche.

Les rails rouillés de la voie ferrée se mettent à vibrer.

Les animaux du manège se regroupent autour du cabriolet rouge, leurs yeux en forme de billes, braqués sur le passage à niveau.

Une gigantesque ombre noire vomissant des gerbes de vapeur pointe alors son museau d'acier.

C'est une locomotive ancienne, du temps où le train s'arrêtait en gare de Saint Hutile (papa m'avait montré de vieilles cartes postales). Aujourd'hui, il n'y a même plus de gare. La plus proche est à *Champ-De-Mine*, à vingt-huit kilomètres de notre village. Il n'y a plus que les enfants pour aller jouer sur la vieille voie désaffectée, où les ronces et les racines s'en donnent à cœur joie. Un vieux wagon abandonné leur tient lieu de cabane secrète, de repaire malfamé, où sont échangés les objets de valeurs (bonbons, sucettes, billes et calots) contre l'intégration dans la bande du Denis Cassenoix.

Derrière la locomotive, toute une enfilade de wagons à bestiaux passe sous nos yeux ébahis. Puis, suivent les wagons de voyageurs. Chacun de nous à juste le temps de croiser le regard d'un personnage imaginaire qui n'appartient qu'à lui.

Moi, je reconnais *le Corsaire Bleu*, cet étrange bonhomme que j'avais découvert sur un illustré et qui, durant de longs mois, avait abordé mes cauchemars et piraté chacun de mes rêves.

Certains enfants cachent leurs yeux avec leurs mains, comme si leur vision était plus terrible encore.

Sitôt le train passé, le vieil homme actionne la manivelle, et la grosse barrière rouge qui nous coupait le chemin s'élève dans le ciel pour aller piquer les nuages.

La voie est libre.

C'est à ce moment-là qu'il se met à pleuvoir.

VII

La bonde

Le temps fait de l'acuponcture.

La pluie fine est glacée, piquante comme des aiguilles.

Julie a eu pitié de Cindy et de sa jolie robe fleurie. La petite pleureuse est venue s'abriter à l'arrière de notre vieux tacot, sous notre capote rose bonbon. Pour faire fonctionner l'essuie-glace, c'est pareil que sur la vieille *deudeuch*¹ de mon tonton Christophe, il faut actionner un levier. Un coup à gauche, un coup à droite.

- L'avantage de l'essuie-glace manuel, dit toujours mon oncle en riant, c'est qu'il ne tombe jamais en panne !

Dans notre rétroviseur, nous pouvons apercevoir les mines trempées de Renaud et de ses passagers à bord du cabriolet rouge. Derrière lui, les animaux vont bon train et leurs pattes dans la boue dessinent des gerbes brunes.

Juste au-dessus, les cygnes volent bas, nous ouvrant ainsi deux grands parapluies de plumes blanches.

Je n'aime pas la pluie. Ou seulement celle du mois d'août, quand l'eau parfume la terre et le goudron de la route. Sinon, elle me transperce, coule jusqu'au fond de moi et me frigorifie.

J'étais perdu dans mes pensées quand Julie pila.

Un sacré coup de frein avant une belle glissade !

Une culbute en pente douce vers une sorte d'étang noir, légèrement brumeux, échappé directement d'un vieux conte écossais.

Nous sommes la savonnette rose qui glisse doucement sur le rebord de la baignoire avant de couler dans l'eau du bain.

¹ Deux-chevaux.

- Bon sang ! crie Julie avec un air de vieux pirate avant le naufrage.

- Maman ! hurle Cindy qui n'a plus le temps de penser à sa robe.

Pas le moindre son dans ma gorge.

La mer noire ouvre grand sa bouche pour happer goulûment l'équipage impuissant. Je ferme les yeux et prends ma respiration, comme quand je vais plonger à la piscine. Julie a juste le temps de libérer la capote (pour qu'on puisse s'échapper) et Cindy de nous apprendre qu'elle ne sait pas nager, et c'est le choc !

Un *crack* monumental à la place du *plouf* prévisible.

Le tacot vient de se planter sur une grande branche qui effleurait la surface de l'eau, si bien que seules les roues font trempette. Tout en haut de la pente, les autres enfants agitent leurs bras.

Basile hurle, les mains en cornet :

- Rien de cassé ?

Julie écrase la poire du klaxon en guise de réponse rassurante. Mais elle est encore tremblante, blanche comme un cachet d'aspirine.

Ma Julie n'est donc pas *Super Woman* et c'est plutôt une bonne chose !

Cindy, quant à elle, n'ose plus faire le moindre mouvement. La pluie déverse sur nous ses trombes d'eau à travers la capote dépliée. Un éclair projette son zigzag sur le miroir du lac. Je me mets à compter machinalement :

- Un... deux... trois...

- Qu'est-ce que tu comptes ? s'inquiète Julie.

- La distance... quatre, qu'il y a...cinq... entre l'orage... six... et nous...Chaque seconde... sept... vaut un kilomètre... huit.

À dix, le tonnerre fait rouler ses tambours.

- Dix bornes ? demande Julie.

- Quelque chose comme ça !

Deuxième éclair, deuxième décompte.

- Six kilomètres, dis-je à voix basse.

Troisième éclair. Jusqu'à deux.

- C'est tout près ! pleurniche Cindy.

Le quatrième éclair s'abat sur une lignée d'arbres, non loin de nous. Il est accompagné d'un brouhaha géant, comme si le ciel venait de se casser au-dessus de nos têtes. Les arbres frappés par la boule de feu dégringolent comme les quilles du bowling.

- Strike¹ ! annonce Julie.

Et l'orage s'en va, la pluie dans ses bagages.

- Remontons, propose mon aventurière dégoulinante. Il va falloir trouver une nouvelle solution pour passer.

Et nous nous engageons tous les trois sur la pente boueuse qui avait failli nous mener au fond des eaux. Nous glissons, tombons, nous relevons, sous les encouragements des autres. Enfin, nous arrivons en haut. Cindy n'ose même plus regarder sa jolie robe. Elle doit se dire que le mauvais quart d'heure est déjà passé. Les autres nous accueillent chaleureusement et font des commentaires à n'en plus finir.

- Moi, j'aimais bien le moment quand vous glissiez...

- Moi c'est quand la branche vous a retenu, on aurait dit que vous pouviez rouler sur l'eau !

Ils racontaient notre aventure comme on rappelle à ses copains qui l'ont vu aussi, les meilleurs moments d'un film (dont nous étions, cette fois-ci, les héros).

- Et l'éclair, c'était trop cool ! dit Rolland, à moitié couché sur son *Arlé*.

- J'aurais pas aimé être un arbre ! ricane Jonathan.

- Ça t'aurait un peu chauffé les fesses ! se moque Guillaume.

- Mais comment on traverse ? s'inquiète Émilie, les rives de l'étang sont impraticables, la forêt est bien trop dense...

- Avec seulement un vieux clou rouillé et un morceau de journal, ça va pas être facile ! déclare Félix.

- On a peut-être oublié des indices en route...

- On n'a qu'à se servir des cygnes, ils peuvent nous faire traverser les uns après les autres !

- Oui mais on sera à pied !

- Et c'est encore loin !

- Moi, je veux pas marcher !

- Et d'abord, c'est pas dit que les cygnes voudront nous emmener !

- Je crois que j'ai trouvé ! hurle Laurie Culaire qui parle pour la première fois.

¹ Terme de bowling, quand toutes les quilles sont abattues en une seule fois.

Laurie, c'est la fille de celui qui a reçu le métier de coiffeur à Saint Hutile. Son salon est dans la galerie commerciale, entre la banque du père de Maguy et l'auberge de celui de Julie. Personne n'aime trop Laurie, vu qu'elle sait tout, sur tout le monde. Elle dit que c'est pas de sa faute, que c'est à cause des mamans qui *jacassent* tous les jours pendant les mises en pli.

- T'es pas obligée d'écouter ! lui dit-on.

- Ni de rapporter !

Car il n'est pas un bouton sur les fesses de tel ou tel garçon, un pipi au lit malencontreux ou un secret de famille qui ne fasse, dès le lendemain, tout le tour de l'école.

Laurie est très organisée. Elle note tous les cancans dans un cahier alphabétique spécial. Ainsi, quelque part, rubrique « S », on peut lire que le petit Vincent Sonnet, le fils de l'architecte, porte (quand il fait froid), son pantalon de pyjama sous le « jeans ». Et, rubrique « C », que Jonathan Cassenoix a voulu savoir un jour le goût du vin mis en bouteille par son papa. Qu'il en a tant bu qu'on a été obligé de l'emmener à l'Hôpital de *Champ-De-Mine* pour le soigner. Et puis, rubrique « B », que la Julie Berthet profite que son petit frère n'a que trois ans pour l'embrasser sur la bouche. Moi, je sais que ce n'est pas vrai, que Laurie dit ça parce qu'elle est jalouse. D'ailleurs, c'est facile pour elle de le faire croire ! Comme elle dit parfois des choses vraies, pourquoi mettre en doute telle ou telle affirmation qui ne le serait pas ?

- Si tu continues ainsi, lui dit souvent la maîtresse, tu recevras le métier de concierge, et tu seras obligée de sortir les poubelles des autres !

Ça tombe mal ; elle veut un métier pour fabriquer des parfums !

Pour l'instant, elle fanfaronne en caressant le cou de son cygne.

- Vous avez lu « *Tintin et le temple du soleil* », pas vrai ? Alors vous vous souvenez du moment où Tintin découvre l'heure de l'éclipse sur le bout de journal...

Elle n'avait pas fini sa phrase que Renaud était déjà en train de déchiffrer l'indice qu'il avait gardé soigneusement dans sa poche.

- C'est écrit que *les vignerons, devant la recrudescence de vols de vin dans les caves, sont obligés de cadenasser les bondes des tonneaux* !

- Et qu'est-ce qui a écrit d'autre ?

- Rien, juste une publicité *pour encourager les enfants à traverser la rue dans les clous* !

Personne ne cache sa déception. Renaud froisse le morceau de journal et le jette. Le vent l'entraîne jusque dans les eaux noires de cette mare géante qui leur bouche le passage.

- On a qu'à assembler les arbres cassés et faire un radeau ! claironne fièrement Rolland.

- Tu as vu comme ils sont gros, t'arriverais même pas à les soulever ! lui répond Guillaume.

- C'est quoi une bonde ? demande Laurie qui se refusait à abandonner l'idée du journal.

- C'est ce qui bouche le tonneau, explique Jonathan, fier de pouvoir étaler sa science viticole.

- Si on enlève la bonde, qu'est-ce qui se passe ?

- Et bien le vin s'écoule, le tonneau se vide...

- Ça ne vous dit rien vous autres ? poursuit Laurie.

- On dit aussi la bonde d'un étang... murmure Julie.

- Et pour vider l'étang ?

- Il faut lever la bonde !

- Là-bas !

Renaud désignait une sorte de tige de fer jaillissant des flots, à gauche de notre mer noire.

- On dirait une fourche plantée dans l'eau !

- C'est la bonde ?

- Oui la bonde ! Et traverser dans les clous, c'est nous faire suivre le bon chemin, par-là, tout droit ! clame Rolland surexcité.

- Mais comment aller là-bas, on ne sait pas si c'est profond... s'inquiète Basile.

Il n'a pas plutôt fini sa phrase que l'un des deux grands cygnes lui frôle l'oreille de son aile. Laurie, les bras noués autour du long coup blanc, se laisse porter ainsi jusqu'au lac. L'oiseau majestueux s'y pose, soulevant une magnifique gerbe d'eau.

Tous les enfants encouragent maintenant la fille du coiffeur.

- C'est bien une bonde ! crie-t-elle, mais y'a un cadenas !

- Mince, comme dans le journal !

- Il faut faire sauter la serrure !

- On n'a qu'à utiliser le clou... j'ai vu ça dans un film, dit Renaud.

- Pas la peine ! souffle Julie, j'ai la solution !

Puis, avec élégance, elle grimpe sur le deuxième cygne qui s'envole et se pose à son tour sur la nappe noire des eaux. Julie rejoint Laurie près de la

bonde. Elle tire quelque chose de sa poche, se penche auprès du bras de fer avant de le soulever. Un bruit de cascade bouscule le silence forestier et le niveau de l'eau commence à baisser.

- Comment elle a fait ? me demande Basile.
- Elle avait la clé ! dis-je simplement.
- La clé ? Quelle clé ?
- Une sorte de passe-partout...
- Et qui ouvre aussi les cadenas ?
- Oui, certainement !
- Qu'est-ce que tu veux me faire croire ?
- Et toi, qu'est-ce que tu vas imaginer ?
- Je n'imagine rien, je constate, c'est tout !
- C'est bien ça qui est grave ! clame Julie qui vient de nous rejoindre.

L'eau libère le chemin.

La piste est boueuse mais praticable.

On se met à plusieurs pour décrocher notre vieille voiture de la branche salutaire.

Nous reprenons la route, entre la bonde déverrouillée et les arbres foudroyés.

Un rayon du soleil vient de percer les gros nuages gris. Il trace dans la forêt comme une ornière d'or où s'engouffrent les enfants de Saint Hutile.

VIII

Les quatre chemins

Une odeur de résine brûlée et de bois consumé chatouille mes narines. On doit faire du feu pas loin.

Depuis quelques kilomètres, la caravane des enfants file bon train, sans anicroche. Julie prétend que c'est mauvais signe. Aussi, je reste à l'affût, le nez en l'air, les yeux autour de la tête. Nous pénétrons dans une petite clairière, où se dispersent les routes. Il y en a quatre, toutes identiques.

- Ce ne doit pas être une épreuve, murmure Julie en descendant de notre vieux tas de ferraille boueux, dans les contes, il n'y en a généralement que trois !

- Regardez, il y a un panneau pour chaque chemin, crie Basile, allons voir !

Sur le premier écriteau, sculpté dans le bois, on peut lire : « *Chemin de la petite souris* ».

Sur le deuxième, buriné dans la pierre, est écrit : « *Chemin du berger* ».

Sur le troisième, gravé dans le fer rouillé, on déchiffre : « *Chemin des masques* ».

Et sur le quatrième enfin, griffonné sur un carton délavé, il est mentionné : « *Chemin sans fin* ».

- Qu'est-ce que ça veut dire ? s'interroge Guillaume.

- Qu'un seul de ces quatre chemins nous ramènera chez nous...

- Lequel ?

- Va savoir... soupire Basile.

Un rideau de fumée noire s'abat sur la clairière, vite dissipé par une rafale de vent. Ça sent comme la merguez, ou les brochettes.

- Il y a quelque chose qui brûle, dit Émilie, partons vite d'ici !

- Oui, mais par quel chemin ?

Commencent alors de longs pourparlers entre ceux qui ont une idée et ceux qui n'en n'ont pas, entre ceux qui sont pour et ceux qui sont contre. C'est toujours pareil, les enfants jouent aux adultes ! Chacun campe sur ses

positions, défend mordicus l'idée que la sienne est la meilleure, la seule et l'unique. Les débats vont bon train jusqu'au moment où une vieille femme fait son apparition.

Elle vient du « *Chemin des masques* », le dos courbé et le pas lent. Ses gros sabots écrasent péniblement les brindilles de bois qui éclatent comme des pétards de carnaval. Elle porte derrière elle une grande charge de draps déchirés. Arrivée au milieu de la clairière, elle pose son encombrant fardeau et s'assoit pour respirer un peu. Basile dit qu'elle n'a pas l'air méchante et qu'on pourrait bien lui demander notre chemin. À petits pas, comme on s'approche d'un animal craintif, de peur qu'il ne s'effarouche, nous avançons jusqu'à la vieille femme qui marmonne tout bas. Nous la saluons. Elle fait mine de ne pas nous voir, ni nous entendre. Basile s'accroupit juste devant elle et lui demande quelle est la route qui mène à Saint Hutile, ou au village le plus proche.

- Je suis *flanchue*, dit-elle, le dos *coussu* et *boussu* de si vilaine charge...

Chacun de nous interroge l'autre pour savoir ce que veulent bien dire tous ces mots inconnus.

- Nous sommes perdus... explique Laurie, vous connaissez Saint Hutile ?

- Je suis flanchue, j'ai les os qui *vergeronnent*, la peau qui *s'élamille* et les *mensongeries* me pèsent bien trop sur l'âme !

- Elle débloque !

- Elle n'a plus sa tête !

- On n'en tirera rien !

C'est alors que la grand-mère lève le menton. Ses yeux sont clairs et son regard perçant.

- Qui êtes-vous ? demande-t-elle.

- Moi, je m'appelle Basile Deret, et mon père c'est le maire de Saint Hutile !

- Ah !

- Moi, c'est Guillaume Inéral, mon papa s'occupe des mousquetaires, vous savez les mousquetaires ?

- Ah !

- Moi, moi, mon papa, c'est le banquier de Saint Hutile !

- Et moi c'est le mécanicien !

- Le mien, il est coiffeur...

- Et le mien caviste...

- Ah !

Et chacun de se présenter à travers le métier de son père. Comme le mien ne fait pas ce qu'il a choisi, je n'ai rien dit, juste mon prénom. Julie aussi.

- Venez ici, vous deux ! nous dit-elle, approchez !

La vieille femme nous désigne alors le premier chemin.

- Par celui-là, assure-t-elle, vous parlerez au loup, au croque-mitaine, au marchand de sable et au Père-Noël... Par celui-ci, ajoute-t-elle en pointant le second chemin de son doigt décharné, vous devrez courber l'échine et tendre l'autre joue, vous y croiserez les grands troupeaux qui descendent des collines vers l'enclos, il vous faudra suivre une sorte de pâte filiforme et barbu...

Elle tousse et reprend :

- Par le troisième, d'où je viens, vous ferez toujours semblant et il vous faudra un masque pour ne pas paraître ce que vous êtes vraiment...

- Et par le dernier ? s'impatiente Julie.

- Sur le dernier, rien je ne dois dire... Personne n'a jamais su d'où il venait, où il allait... Ceux qui passent par lui ont toujours le nez dans les étoiles et les yeux qui brillent !

- Mais pour nous, c'est lequel, je veux dire le plus court, le moins dangereux ?

- Ils mènent tous où vous allez, ajoute la vieille en se levant, mais chacun doit prendre la bonne route... la sienne !

- Comment ça la bonne ? s'inquiète Guillaume.

La femme debout baisse de nouveau la tête. Elle empoigne son lourd fardeau, et comme elle reprend sa route, ajoute :

- Je suis *flanchue*, le dos *coussu* et *boussu* de si vilaine charge...

- Attendez madame ! crie Maguy bien décidée d'en savoir plus.

Mais la vieille avance dans la forêt sans se retourner. Jusqu'à disparaître dans les fougères.

- Nous sommes bien avancés, peste Basile !

- Mais puisque tous les chemins sont bons ! dit Rolland.

C'est le moment que choisit Julie pour s'adresser au groupe.

- Je crois que nous allons devoir nous séparer... D'après moi, les quatre chemins sont ceux que la vie nous invite à suivre... Si j'ai bien compris, le premier c'est celui de nos peurs et de nos joies, celles qu'on nous fabrique ! Le second, c'est pour ceux qui ont peur de se perdre, ceux qui préfèrent qu'on leur trace une route bien droite... le troisième ira bien à ceux qui ne veulent pas qu'on les reconnaisse, à ceux qui aiment bien les jolis costumes ou les troussees à maquillage ! Enfin le quatrième...

- Et bien quoi le quatrième ? hurle Basile.

- Je te laisse imaginer !
- Imaginer, imaginer ! Elle n'a que ce mot là à la bouche !

Julie me regarde, un grand point d'interrogation dans les yeux. J'ai l'impression qu'il faut que je lui montre quel chemin j'ai choisi.

Soudain, avant même que l'un de nous prenne sa décision, tous les animaux se mettent à courir par les quatre chemins. Les enfants qui étaient encore sur leur dos sont éjectés par terre. Les deux voitures démarrent toutes seules et pétaradent en prenant leur élan. Même la moto joue les équilibristes. Elle se cabre et s'engouffre par le « *Chemin des masques* ».

Quelques secondes suffisent à tous les éléments du manège de Clément Toutcourt pour quitter la clairière.

- Ça sent l'andouillette ! clame Jonathan.
- C'est vrai... et cette musique ?
- On dirait...
- C'est la fête du Carrousel, écoutez...

Un grand coup de cloche résonne dans toute la forêt.

- Le clocher de Saint Hutile !
- On est tout prêt, on entend même...
- On dirait la musique du manège !
- Ça vient de là !

Et le premier d'entre nous part en courant par le « *Chemin de la petite souris* », suivi comme son ombre par quelques autres.

- Mon dieu , ça vient de par-là !

Et ils sont plusieurs à s'élancer dans le « *Chemin du berger* ».

- Regardez ! on voit des lumières, c'est par-là !

Et trois ou quatre enfants filent par le « *Chemin des masques* ».

Nous ne sommes bientôt plus que deux dans la clairière. Julie et moi. C'est un peu bête, mais j'ai du plaisir à ne pas faire les choses comme les autres. Et puis, je suis tout aussi bien dans cette histoire que dans celle de la vie.

Le « *Chemin sans fin* », c'est un joli programme !

- Je vais par-là, dis-je.
- Je vais par-là aussi !

Alors Julie me prend la main et m'entraîne dans un joli sentier bordé de noisetiers. Les fougères épaisses tricotent une écharpe verte qu'elles enroulent au cou des arbres centenaires, eu égard à leur grand âge. Un écureuil joue à

Tarzan d'une branche à l'autre. Un pivert perce le tronc pour accrocher la photo de sa bien aimée. Un hérisson prend bien soin de regarder à droite, puis à gauche, avant de traverser. Le vent, par petites rafales, soulève le sable pour dessiner devant nous des mirages à la *Picasso*, des images à la *Miro*. Les bruits de la fête sont de plus en plus distincts, les odeurs aussi. Je suis partagé entre le bonheur de revoir mon village, mes parents, et le regret que s'arrête déjà le voyage. Julie me serre encore plus fort la main, comme si la réalité, soudain, lui faisait peur.

IX

Le pompon

- Vous n'allez pas sur le manège ? demande papa.

- Ils ne sont pas trognons tous les deux ?! pouffe maman.

Derrière la buvette, les garçons de service s'affairent comme des fourmis autours des grands frigos et du barbecue. Le stand des beignets est assiégé par toute une troupe de morfales qui se bousculent en riant. Julie et moi, avançons dans cette réalité sur la pointe des pieds. Nous nous tenons toujours la main.

- Heu les amoureux (heu) ! Heu les amoureux (heu) ! chantonne Brice, l'un des fils Cassenoix.

Nous n'osons guère regarder en direction du manège désenchanté. La voix de la mère Patrick nous tire définitivement du coton de notre rêverie :

- Allez j'ter un œil, les hommes, y'a ce bon Clément qu'arrive point à démarrer sa *toupinette*... Et si ça continue, les gamins vont ben m'le pendre haut et court !

Nous nous retournons en direction du carrousel immobile.

Les enfants tapent des pieds et crient à tue-tête !

Certains papas sont déjà en train d'examiner le moteur du carrousel. Nous nous approchons discrètement. Rolland Tivol est debout sur son « Arlé ». Il donne le ton de la manifestation sur l'air des lampions :

- En route, chauffeur, en route chauffeur !!!

Tous les enfants sans exception reprennent en cœur !

- En route, chauffeur, en route chauffeur !!!

Renaud Renault sort de son cabriolet rouge et décoche un grand coup de pied à la roue, comme son papa le fait, chaque matin, quand leur vieille voiture refuse de démarrer.

- Fais bien attention à ta robe, chérie ! lance la maman de Cindy à sa fille perchée sur la girafe.

Nous jetons un œil sur notre vieux tacot dans lequel se disputent Paul et Milou, les deux autres fils Cassenoix. Ils perdent patience et décident soudain de poursuivre leur bagarre sur le parvis de l'église.

- Monte, et garde-moi une place ! me dit Julie. Je reviens tout de suite.

J'ouvre la portière de mon vieux tas de ferraille qui grince comme s'il m'avait reconnu. Je replie la capote pour laisser glisser le soleil sur ses jolis coussins jaunes. Julie me rejoint bientôt et m'explique qu'une goupille vient de sauter et qu'ils ne la retrouvent plus. Elle dit que le père Tivol est allé en chercher une dans son atelier, et que d'ailleurs le voilà qui revient en courant.

- Ça va partir ? nous demande Philippe Ocampe, trépignant sur le beau Chipolata repeint de frais.

- Je croyais que tu ne voulais plus monter sur le cochon ? dis-je.

- Et pourquoi que je voudrais plus ?

- Tu disais qu'il pue !

- Y sent juste un peu la peinture, c'est pas gênant !

Julie me pousse du coude.

- Ils ont tout effacé, on dirait...

- Tu veux dire qu'ils ne se souviennent pas de...

- De ça ! Non !

Effectivement, Émilie peste sur son cygne parce qu'il ne semble pas prêt de s'envoler. Jonathan qui se plaignait d'un sérieux mal aux fesses sur sa biquette n'arrête pas de sautiller sur son dos.

Les papas et Clément baissent les bras. Aucune goupille n'a la bonne grandeur, la bonne épaisseur, le bon diamètre.

- Le clou ! dit Julie.

- Quoi le clou ?

- C'est le dernier indice !

- Mais qui a le clou ?

- La dernière fois, c'était Renaud...

Je me précipite alors vers le pauvre garçon qui se demande bien ce que je vais lui faire.

- Tu as toujours le clou ?

- Quel clou ?

- Regarde dans ta poche !

- Ça va pas ta tête, je sais ce que j'ai dans mes poches, et j'ai pas de clou !

- Regarde quand même !

- T'es vraiment malade, toi !

Et pour se débarrasser de moi il retourne ses deux poches et fait tomber le fameux clou.

- C'est quoi ça ? s'étonne-t-il.
- Un clou !
- C'est ton clou ?
- Oui !
- C'est toi qui l'as mis dans ma poche ?
- Non !
- Comment tu savais alors qu'il y était ?

Dialogue de sourds.

Je m'éclipse tandis qu'il fouille ses autres poches pour découvrir d'éventuelles surprises.

Je cours vers les papas dépités.

- Essayez ceci ! dis-je fièrement en tendant mon clou.

Ce ne sont alors que haussements d'épaule.

Seul, Clément semble intrigué par l'objet. Il me le prend des doigts et va l'installer à la place de la goupille manquante.

- Mince alors, s'exclame monsieur Tivol, ça semble bon !
- Mais ça ne tiendra jamais !
- Ça m'a l'air bien solide, constate Clément.

Papa se rapproche de moi et pose sa main sur mon épaule.

- Pas mal Vincent, pour un gamin qui n'aime pas la bricole !

Clément m'entraîne alors vers le manège. Il m'invite à monter et s'approche du grand levier, enlève sa casquette, une volée de regards vissée sur lui, l'abaisse, et le manège démarre sous les cris de joie.

J'ai rejoint ma Julie dans la voiture. Elle me fait un petit clin d'œil complice et nous prenons la route.

Une route circulaire, sans obstacle ni énigme cette fois, sans le moindre pont qui s'écroule, sans le passage à niveau, sans le vieux garde-barrière, sans non plus l'étang noir ni la bonde, sans même les quatre chemins de la vie. Seulement les cygnes de bois qui montent et qui descendent devant nous.

- J'aimais mieux avant, me confie Julie.
- Moi aussi...

Les autres avaient l'air de se contenter de ces éternels tours de piste, de ce parcours de toupie.

Vient alors le moment tant attendu du pompon. Un deuxième tour gratuit pour le plus adroit. Moi, j'ai toujours pensé que Clément donnait le pompon à celui ou celle qu'il choisissait. Que l'adresse n'avait rien à voir là-dedans !

C'était un pompon rouge, ma couleur préférée. Celle qui prévient les gens qu'il ne faut pas passer. Je lève la main sans conviction et je sens sa laine prendre le temps de caresser chaque phalange de mes doigts. Je referme mon poing. D'habitude le pompon se décroche et Clément vient le remplacer par le ticket rose « *Bon pour un tour* ».

Mais là, c'est le contraire, le pompon m'arrache de mon siège, et comme je tenais la main de Julie, elle s'envole avec moi.

Nous survolons l'église girafe, la mairie, l'école, l'épicerie de la Mère Patrick, les quatre cubes, le cimetière et le lotissement ! Nous comptons les truites d'argent qui, tout en bas, enguirlandent la *Rivière aux Nénuphars*. Nous effleurons le sommet des grands arbres des forêts de La Mouise. Nous saluons le vieux garde-barrière qui agite un mouchoir blanc.

Julie rit aux éclats sous l'œil étonné d'une pie qui n'en revient pas.

Je ris avec elle.

De bon cœur.

De tout mon cœur.

Ce qui a de bien avec l'imagination, c'est que personne ne s'inquiète du lieu vers lequel elle vous entraîne.

Pourtant, c'est là qu'on commence à deviner SON parfum.

C'est un parfum épicé, envoûtant et léger.

SON nom sonne en moi les carillons de l'aventure.

LIBERTÉ !